

Le regard en offrande

Antoine Choplin

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Choplin, A. (2008). Le regard en offrande. *Moebius*, (118), 31–34.

ANTOINE CHOPLIN

Le regard en offrande

C'est une photographie¹ montrant Alberto Giacometti en train de sculpter.

Ce doit être son atelier. Dans le sombre de l'arrière-plan, au sol, on distingue un poêle. Son couvercle est ouvert, il est sûrement éteint. Plus près se dresse l'une de ses *Femme debout*. Elle est de très grande taille et sa tête dépasse du cadre de l'image.

Au premier plan, Giacometti travaille à un nouveau buste de Diego, son frère. On reconnaît les traits du visage, l'arête inférieure du nez, quelque chose de cette gravité lucide. C'est une sculpture en terre, haute d'un demi-mètre environ. Elle paraît solidaire d'un socle de pierre posé sur une table. Si la tête semble achevée, le reste du buste est encore en façonnage. Il apparaît creusé par le gras des doigts en plusieurs dizaines de cratères rondouillards, parfois contigus.

Sur la table, des traces de terre et de salissure. Un paquet de cigarettes, une paire de lunettes.

Les mains de Giacometti reposent sur le socle de pierre. Enserrent la base de la sculpture.

On ne distingue vraiment que la main droite et encore, sans savoir précisément ce à quoi elle s'emploie peut-être, du pouce ou du bout des doigts, dans l'ombre de son revers.

Un mégot, entre l'index et le majeur.

C'est une main d'homme de la terre, humble et forte. De celles que l'on serre parfois sur les places de village, un jour de fête. Qu'on essaie de serrer plutôt, tant elles préfèrent s'en tenir à un enveloppement, à une timidité

massive et respectueuse, histoire de garder pour elles les rugosités, la trace des mauvais coups.

Par-dessus le chandail, Giacometti porte un épais veston en laine. C'est peut-être celui des dimanches. Celui qu'il réserve aux photographes.

Ou aux froidures tenaces.

Le visage d'Alberto Giacometti.

Légèrement détourné de son ouvrage, presque face à l'objectif donc, l'oreille gauche comme à l'écoute de son œuvre.

À la recherche.

Sous la chevelure abondante, sous les sourcils que l'on devine broussailleux, les yeux de Giacometti. Surtout ça.

Fermés.

Fermés et saisis par cette curieuse boursoufflure vers laquelle convergent, depuis le front et les tempes, plusieurs faisceaux de rides.

Un renoncement au regard.

Disons, à ce regard-là, celui des contours et de la surface des mondes apparents.

Et alors, forcément, une tension, au moins ça, causée par cette privation, même choisie. Un périple peut-être jusqu'aux parages de la douleur pour ce regard empêché, résistant au chant de la lumière.

Sous le drapé complexe du visage de Giacometti, à l'envers de ses plis, au nocturne des paupières, quelque chose pourtant se laisse embrasser de ce regard contrarié.

De son flux.

Refoulé et débordant.

Dont l'hésitation bourdonnante aux parois de l'œil occasionne ces renflements étranges; dont l'énergie se glisse ensuite là où elle peut, et surtout vers les mains.

Au profit des mains.

Ce sont bien elles qui sculptent, il s'agit de s'y consacrer.

L'œil ouvert est d'abord une trahison, un halo jeté sur un étal de bonimenteur. Sa pauvreté est dans l'oubli des épaisseurs.

L'œil ouvert est une affaire d'homme inquiet, et non pas de sculpteur.

Tout ce qu'il peut saisir par son regard de chair, par son regard qui tremble, par son regard qui se souvient ou qui espère, il le confie à ses mains posées là, sur la terre fragile.

Alors, il lui vient peut-être, au fond du ventre, comme un frisson de contentement. Le sentiment d'arracher aux étendues troubles, si peu que ce soit, une poignée de vérité.

C'est un drôle de sourire qui naît de cette quête au plus haut des apprivoisements, jusqu'à la matière noire des énigmes.

Car il y est, au visage de Giacometti sur la photo, il y est ce sourire d'interstice, désespéré et conscient de sa désespérance.

Ce sourire, comme la dernière chose qui resterait à l'homme debout sur la plus haute montagne, après qu'il s'est dressé sur la pointe des pieds.

Note

1. Photographie de René Burri, 1960.

